Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 14 (1881)

Artikel: La religion de l'avenir d'après Mamiani

Autor: Parander, Jean-Jacques / Mamiani

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379282

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA RELIGION DE L'AVENIR

D'APRÈS MAMIANI

Le célèbre philosophe italien, Terenzio Mamiani, a publié en 1880 un volume de 488 pages sur *la religion de l'avenir*, volume qu'il a fait suivre d'une brochure de 111 pages en guise de complément ou d'appendice et qu'il a intitulée : *Critique des révélations*, doctrine mystique du pasteur Jonathan Heverley de Charleston.

Il y aurait bien des choses intéressantes à dire sur l'homme, sur ses nombreux ouvrages, sur son style, son langage ; mais les lecteurs de la *Revue* préféreront sans doute une rapide analyse de cet ouvrage à toutes les considérations dont nous pourrions l'accompagner.

Le volume de Mamiani se compose de six livres, d'inégale longueur, subdivisés en paragraphes.

Le *premier livre*, intitulé *La science et la religion*, renferme sept paragraphes.

Le § 1er expose *le but que l'auteur s'est proposé* dans cet ouvrage qui est le résultat de longues recherches et comme le couronnement de ses nombreux écrits sur les graves questions qui touchent à la fois à la religion et à la philosophie. Ce but est de travailler au relèvement moral et religieux de l'Italie en offrant à l'élite des intelligences sérieuses les linéaments d'une doctrine religieuse également éloignée du supranaturalisme orthodoxe et du matérialisme athée, une religion qui tienne compte de tous les éléments constitutifs de la nature humaine et qui repose sur les résultats incontestables des sciences psychologiques, historiques et ethnographiques.

Le § 2 est consacré à l'examen de *quelques questions préliminaires*. La grande question préliminaire est celle qui se rapporte à l'existence d'un Dieu bon, adorable et personnel qui soit, d'après la belle définition de Boëce : *intelligentis naturæ individua substantia*.

A cette question se rattache nécessairement celle de la place que l'homme occupe dans l'échelle des êtres.

L'auteur n'ignore ni ne songe à méconnaître les grandes et nombreuses découvertes des savants de nos jours ; mais il excelle à relever les lacunes de leurs enseignements dans ce qui a trait au passage de la vie matérielle animale et instinctive à la vie spirituelle. Il honore les ingénieuses recherches des darwiniens ; mais il signale les dangers que la doctrine de l'évolution renferme non seulement pour la vie morale et religieuse, mais aussi pour la vraie spéculation philosophique. La science moderne a beau proclamer la déchéance de toute métaphysique ; une science plus complète et plus réellement critique, tenant compte des données du sens commun, des faits psychologiques, des aptitudes spéciales, des aspirations incessantes de l'humanité, doit renouveler la spéculation religieuse et donner satisfaction aux besoins les plus nobles de notre nature.

Le § 3 prouve que *la religion ne manque pas d'un objet réel absolu*.

Notre auteur n'entend pas exclure les preuves de l'existence de Dieu tirées du sens commun et du sentiment, car il adhère de tout cœur aux croyances antiques et persistantes du genre humain ; mais il estime que l'argument ontologique n'a rien perdu de son caractère scientifique et qu'il est propre à nous faire reconnaître d'emblée la raison et la cause (*ragione e cagione*) de toutes choses, l'intelligence et l'action suprêmes unies à une individualité, à une personne parfaite. Cet argument, qu'il a développé plus au long dans un autre livre (Nuovi prolegomeni ad ogni presente e futura metafisica, Torino 1876), échappe, selon lui, aux reproches que l'on a faits au célèbre syllogisme de saint Anselme. Il se fonde sur le principe à la fois indémontrable et incontestable d'identité et de contradiction, en vertu duquel les vérités mathématiques et toutes les

vérités nécessaires, éternelles, sont revêtues d'un caractère d'évidence absolue. Ces vérités, l'homme ne les invente et ne les crée pas ; il ne fait que les découvrir ; elles lui sont donc antérieures et supérieures ; elles accusent et manifestent l'existence d'une intelligence infinie, inconditionnée, qui se connaît elle-même et qui, étant la vérité suprême, est aussi la source de toutes les vérités. Loin donc d'être une pure abstraction, l'Etre absolu est la réalité suprême, et par conséquent il renferme la cause de tout ce qui subsiste. L'absolue réalité et la connaissance absolue sont en définitive des termes identiques. Vico a dit que le critère suprême de la vérité est de la faire, de la réaliser. La vertu créatrice infinie ou l'omnipotence est une conséquence de l'intelligence infinie et absolue. « Inde habes verare et facere idem esse. » Il y a du vrai dans la théorie de l'*Inconscient* de Hartmann, parce que la connaissance consciente et réfléchie est en effet le caractère propre de la pensée humaine, mais ce philosophe, qui admet pourtant une certaine finalité dans le monde, n'est pas fondé à nous donner, comme inférieure à la nôtre, la pensée de l'Etre absolu. Le mode de connaître de Dieu est différent du nôtre et nous ne le comprendrons jamais parce qu'il faudrait, pour le comprendre, être supérieur à Dieu ; mais Dieu étant la source de toutes les vérités dont l'esprit humain prend possession en vertu de leur évidence et par son application à les découvrir, il est clair que l'homme se montre à la fois actif et passif dans son développement intellectuel et religieux. Quoique l'intelligence humaine participe *eminenter* à l'intelligence divine, elle n'est pas la source de la vérité : elle est un miroir destiné à la refléter.

Nier cette vérité et refuser à Dieu une personnalité consciente, c'est tomber dans le panthéisme ennemi de toute vraie religion.

Le § 4 est intitulé : *D'une intelligence préordinatrice ou des causes finales.*

Mamiani est trop métaphysicien et trop bon métaphysicien, il respecte trop les données sérieuses du bon sens et de la conscience pour renoncer à l'usage de la théorie des causes finales malgré l'abus incontestable que des naturalistes en ont fait.

Cette théorie, qu'il a exposée dans d'autres ouvrages, il la résume en la défendant contre les attaques des évolutionnistes et des panthéistes. Il n'a pas la prétention de dire des choses nouvelles de tout point ; mais à ses yeux, cette doctrine antique mais non vieillie, si elle a été censurée, elle n'a pas été réfutée.

L'existence du monde, du cosmos, implique nécessairement l'idée d'une intelligence suprême, cause et origine d'un ordre universel où tous les êtres ont une fin conforme à leur nature et à cet ordre. Nous sommes sans doute incapables de connaître toutes les causes finales de l'univers ; mais nous aurions tort de méconnaître ou de nier, dans l'horizon borné qui est ouvert à notre observation, une finalité que des anomalies apparentes ou réelles ne sauraient infirmer. Cette finalité, voulue par Dieu en qui résident toutes les perfections, ne peut être que la plus grande somme de bonheur dont des créatures finies sont capables. L'homme occupant l'échelon le plus élevé dans l'échelle des êtres terrestres, est appelé à réaliser, par sa libre activité, les intentions divines, savoir la perfection morale dont est inséparable la vraie félicité. Les entraves qu'il rencontre dans le côté sensuel et animal de sa nature, outre qu'elles servent à stimuler son énergie morale, comme le montre l'histoire des hommes vertueux, sont faites pour réveiller dans son esprit le désir et le besoin d'un perfectionnement indéfini qui ne s'arrêtera pas à la mort du corps.

Le problème du mal trouve sa solution dans une saine théodicée et dans une conception rationnelle des rapports qui existent entre Dieu et le monde, entre l'Infini et le fini.

Le mal physique est ou bien une imperfection inhérente aux choses finies, ou bien un instrument de purification pour les hommes, ou bien encore la condition d'un progrès, d'un plus grand bien. Il n'était pas possible que Dieu communiquât la plénitude de ses perfections et de sa félicité à des êtres finis.

L'évolutionnisme moderne n'est que l'atomisme d'Epicure étayé de quelques faits nouveaux constatés par des recherches plus minutieuses sur la formation de notre globe. En attribuant au jeu des atomes une action souvent reprise et finalement

réussie, il tâche d'éliminer l'action créatrice, ordonnatrice, intelligente de Dieu, mais, quand il n'invoque pas le hasard comme le Dieu suprême, il suppose une force inconsciente semblable à ces saltimbanques dansant les yeux bandés entre des œufs sans en casser aucun.

Les causes finales n'existent donc pas pour les adhérents de l'évolutionnisme; elles sont également niées par le panthéisme qui consiste à identifier Dieu avec le monde, en sorte que ce qui est a sa raison d'être, et que l'éternel devenir exclut toute idée de finalité prévue et ordonnée.

Ces deux doctrines détruisent en définitive la liberté morale de l'homme et le sentiment de sa dépendance vis-à-vis de Dieu. Elles n'expliquent pas le monde et ne comprennent pas mieux les destinées de l'humanité que ne le fait la doctrine ancienne; toute mystérieuse, tout incompréhensible qu'elle est, la doctrine qui affirme à la fois l'immanence et la transcendance de Dieu s'impose comme une vérité nécessaire à notre raison et à notre conscience. L'action de Dieu s'exerce, il est vrai, au moyen des causes secondes et des lois qui régissent l'univers dans son ensemble et dans ses moindres détails, mais il est toujours présent dans toutes ses œuvres et la chute d'un seul de nos cheveux, comme la création d'un monde nouveau, ne saurait échapper à sa volonté et à sa direction toute-puissante. « In Deo vivimus, movemur et sumus. »

Le § 5 est intitulé *Du libre arbitre.*

La conscience humaine a toujours admis notre liberté morale et par conséquent l'imputabilité respective de nos actions, notre responsabilité. Ni les théories fatalistes de certains théologiens, ni les doctrines des déterministes Herbartiens, ni les déclamations faussement humanitaires de certains légistes sur les impulsions irrésistibles de la nature, ni les données de la statistique criminelle, ne sont parvenues ou ne parviendront à effacer ou fausser entièrement les notions de vice et de vertu, d'injustice et de justice, de faute et de repentir. Notre auteur ne consacre que neuf pages à l'exposition de cette thèse à la défense de laquelle il a consacré d'autres écrits, sans compter

celui du philosophe Messedaglia auquel il renvoie également et qui s'intitule : Prelezione al corso di filosofia della statistica, Roma 1872.

Le § 6 traite *de la prière et des conditions de son efficacité.*

L'adoration, la prière est un moyen de perfectionnement moral prévu et voulu par Dieu. Elle fait partie de l'ordre moral que nous pouvons enfreindre, mais non détruire. Elle est légitime, à la condition que nous renoncions à demander des miracles qui seraient la négation des lois cosmiques, et que nous usions de notre intelligence et de nos efforts pour prévenir et combattre les maux auxquels nous sommes exposés. Son efficacité dans les cas d'une issue douteuse dépend de la volonté de Dieu à laquelle la prière nous donne la force de nous soumettre joyeusement. La prière est agréable à Dieu parce qu'elle est un acte de libre obéissance et un exercice de la charité. La prière la plus belle, la plus sublime est celle qui demande, selon Christ, l'avancement du règne de Dieu et l'accomplissement de sa volonté sur la terre.

Enfin le § 7 parle *de l'immortalité.*

Il est évident que si les physiologistes modernes qui nous démontrent l'étroite relation de l'esprit et du corps pouvaient prouver l'absolue dépendance du premier à l'égard du dernier, ils détruiraient toute croyance à l'immortalité. Mais, bien qu'une démonstration scientifique, expérimentale d'une vie future soit impossible, certains faits, dûment observés et sérieusement pondérés, confirment cette croyance chère au genre humain, à la défense de laquelle les plus grands génies ont prêté l'appui de leur spéculation et de leur éloquence, depuis Platon jusqu'à nos jours. Mamiani lui-même a consacré à l'étude de cette question plusieurs chapitres de ses œuvres diverses et un dialogue : *Mario Pagano*, publié à Paris dès l'an 1846.

Ces faits, dont le lecteur attentif sentira d'emblée toute l'importance, je les résumerai en quelques mots. C'est l'influence que l'esprit exerce à son tour sur le corps, la nature des fonctions intellectuelles, la persistance et la perfectibilité de la vie de l'esprit et de l'âme à un âge où la vitalité physique diminue,

la noblesse divine du génie et de l'héroïsme, le besoin de perfection, le prix de notre personnalité morale, le sentiment de notre responsabilité.

A ces faits ajoutons les arguments que nous fournissent la providence divine, sa puissance et sa bonté, et nous nous assurerons que le sommeil de la mort, loin d'être éternel, sera suivi d'un réveil à une existence nouvelle où notre âme, revêtue d'organes plus fins et plus nobles, poursuivra son éternelle ascension vers Celui qui est l'auteur de tout bien et de toute vie véritable.

Le *second livre* intitulé *Critique et religion* n'a que trois paragraphes, dont le premier traite de *la religion naturelle incomplète* et les deux autres nous montrent que *la religion est un élément distinctif et inné de notre nature.*

Les vérités exposées dans le premier livre constituent ce qu'on appelle la religion naturelle; religion qui peut convenir et suffire aux personnes instruites, mais qui, pour le commun des hommes, a besoin d'être complétée par un culte public et des cérémonies religieuses et d'être fondée sur une autorité supérieure à la raison. L'auteur cependant rejette le supranaturalisme sous ses divers aspects. Frappé des maux que le fanatisme a causés à l'humanité, il veut que la religion se base sur une connaissance approfondie des éléments constitutifs de la nature humaine, et, loin de combattre la science, en accepte les résultats les plus sûrs, et devienne ainsi un instrument puissant de progrès et de civilisation.

Les grandes idées du vrai, du beau, du bien, du juste et du saint (divin) répondent à cinq facultés maîtresses ou attributs spéciaux de l'âme humaine, que Mamiani nomme les cinq *primalità*. Ces attributs ont chacun leur caractère et leur fonction spéciale, mais « tous nous amènent à la contemplation de l'Etre suprême dans lequel ils s'unifient d'une manière ineffable. »

La *primalità* religieuse que notre auteur appelle l'*adorazione del santo*, le besoin d'adoration, en un mot, ou le sentiment religieux, est un besoin tellement inhérent à la nature humaine, un facteur si puissant du vrai progrès, un élément si nécessaire de la sociabilité, une partie si intégrante de notre développement

normal que, malgré ses déviations, ses aberrations, ses obscurcissements et ses affaiblissements, malgré les conflits partiels, plus ou moins longs et profonds, où il a été engagé avec la moralité et la science, les assauts du positivisme et de l'hypercriticisme moderne se montrent impuissants à le détruire, et tous les progrès du savoir ne serviront qu'à l'épurer et à le perfectionner en le mettant en harmonie avec le développement de toutes les autres facultés humaines. Telle est, en quelques mots, la thèse que l'auteur défend dans ce livre. Il la défend, d'un côté, contre la fameuse théorie du positiviste Comte qui ne voit dans l'histoire de l'humanité que le règne successif de la mythologie, de la métaphysique et des sciences expérimentales ; il la défend contre le philosophisme qui ne voit dans l'idée religieuse que la représentation transitoire de la vérité philosophique ou abstraite ; mais il la défend aussi contre les théologiens orthodoxes, surtout de l'Eglise romaine, qui usent de toutes sortes de subtilités, de distinctions sophistiques et de subterfuges pour justifier les contradictions, les absurdités, les inutiles mystères des doctrines de la trinité, de l'incarnation, de l'expiation, etc. et pour s'opposer aux enseignements moraux et religieux qu'une saine critique scripturaire dégage des mythes, des symboles et de toutes les traditions du passé.

Il estime que la grande aspiration des protestants à revenir au christianisme primitif est bien conforme à l'idée émise par Macchiavel, que toute institution a besoin, pour se rajeunir et se perpétuer, de se retremper à la source des principes qui lui ont donné naissance ; mais il démontre aussi que ce retour pur et simple est impossible, vu les grandes divergences d'opinion des premiers chrétiens en dehors de la foi à la messianité de Jésus, et vu aussi les modifications nombreuses que la suite des siècles, les découvertes de la science et le progrès des lumières ont apportées à la pensée chrétienne.

Notre époque ressemble sans doute, par le scepticisme des classes éclairées et par le matérialisme général, à celle qui précéda la naissance du christianisme et à celle qui rendit nécessaire la réformation, et les sceptiques systématiques se trompent étrangement s'ils s'imaginent que les signes des

temps pronostiquent la ruine du christianisme et de toute religion ; mais il est certain qu'une restauration religieuse dont tant d'écrivains pressentent ou proclament la nécessité n'aura lieu qu'en tenant compte des résultats les mieux avérés de la science et de la critique, autant que des tendances innées et des besoins imprescriptibles de la nature humaine.

Le *troisième livre* est intitulé l'*Intuition du saint* (c'est-à-dire du divin).

Il n'a au fond qu'un paragraphe consacré à l'*analyse de l'acte d'adoration*, mais il est suivi, comme d'autant de corollaires, de six autres paragraphes dont nous dirons aussi quelques mots.

Les pages éclatantes de style, d'éloquence, de raisonnement impartial, serré, de considérations élevées et en partie neuves, abondent dans ce livre où l'auteur, platonicien, j'allais presque dire Platon chrétien, expose l'idée centrale de son œuvre : la genèse, le progrès, les conditions de développement, les effets multiples, l'influence variée, l'importance et la perpétuité de la faculté mystique, de la foi. Mamiani ne se contente pas des définitions qui ont été données du sentiment religieux depuis Bonaventure et Kempis jusqu'à Novalis et Schleiermacher. Il affirme, thèse qu'il a prouvée dans d'autres écrits, que notre esprit, dès qu'il a le sentiment et l'intuition d'une action passive (d'une passivité), se sent porté à une activité proportionnée et corrélative.

« Or il arrive que l'homme, dans plusieurs occasions et sous des formes assez différentes, se trouve comme saisi par une passivité très spéciale et inéluctable qui le porte à un acte également spécial et très différent de tout autre acte, et auquel toutes les langues ont donné le nom d'*adoration*. Que si la logique se rapporte à l'absolue vérité, l'esthétique à l'absolue beauté, le sens moral à l'obligation indéclinable et au commandement suprême du bien éthique, l'acte d'adoration, sondé et compris dans sa nature mystérieuse, a été rapporté d'une manière particulière à l'intuition du divin (*del santo*). Et cette intuition a naturellement été reconnue comme la plus haute et la plus profonde communication de l'infini et du divin qui nous

ait été accordée, et dont l'effet ordinaire est de s'emparer de notre âme et de la dominer avec une violence à la fois douce et irrésistible. »

Ce besoin d'adoration a sans doute subi de nombreuses modifications selon le degré des lumières dont les hommes étaient capables, il a pu et il peut encore être perverti et annulé par les passions et par un scepticisme superficiel, ou par le fanatisme; il n'en subsiste pas moins, comme un germe ignoré ou foulé aux pieds, dans toute âme d'homme.

Ce germe, soigneusement cultivé par l'élite du genre humain, a fini par devenir un arbre immense dont les fruits nourrissent les nations les plus civilisées.

Il y a loin sans doute du fétichisme du sauvage à l'adoration spirituelle du vrai Dieu; mais il y a cependant une certaine continuité, une épuration progressive de ce besoin, une révélation toujours plus grande et plus claire du divin, une éducation religieuse de l'espèce humaine, dont les membres les plus privilégiés ont été les instruments.

Tous les hommes d'un cœur droit qui, dans tous les pays et dans tous les siècles, n'ont pas résisté à cette influence divine intérieure et ne l'ont pas obscurcie par une dialectique présomptueuse, forment cette Eglise universelle et éternelle qui subsistera jusqu'à la fin des siècles.

Le besoin d'adoration, la foi est une faculté *sui generis* réelle et puissante malgré son obscurité, une manifestation supérieure de notre nature. La philosophie peut s'en moquer et la dénaturer, elle ne parviendra pas, avec les procédés qui lui sont propres, à l'analyser complètement et encore moins à la supprimer ou à la remplacer.

Les six paragraphes qui déduisent les conséquences du principe dont nous venons de parler, développent cette pensée fondamentale ou plutôt ce fait d'expérience que, tandis que la société nous impose le devoir purement juridique, et l'honnêteté dite naturelle certaines obligations morales de bienveillance et de générosité, la vertu héroïque, celle qui vise au plus haut point de perfection, celle qui veut la plus grande somme de bonheur possible pour tous les hommes, celle qui a laissé bien loin der-

rière elle la morale des sages de l'antiquité, celle qui a fondé la famille, le respect de la femme, l'égalité des droits, en deux mots tous les grands progrès dont nous jouissons de nos jours, c'est la vertu inspirée par le sentiment religieux qui s'applique à réaliser dans le monde les desseins de justice, de bonté, de félicité du Dieu qu'il adore.

Le *quatrième livre*, intitulé l'*Histoire et la religion,* se compose également de six paragraphes dont voici les principales idées.

La philosophie de l'histoire nous fait voir dans l'ensemble de la race humaine un tout organique, un corps dont les différentes nations forment des membres distincts, ayant chacun ses qualités, ses fonctions propres, sa mission spéciale. Les grands faits de l'histoire ne sont que la manifestation souvent inconsciente de ces qualités, de ces fonctions, de cette mission dont le résultat final est de concourir, selon les desseins de la Providence, au progrès pénible et lent, mais sûr, de l'humanité.

Cette vue générale de l'histoire s'applique également à l'histoire des religions qui sont à la base de toute civilisation et qui subissent, comme toutes les institutions humaines, des phases de prospérité, d'altération et de transformation. Ces conditions naturelles de développement se retrouvent, malgré les affirmations contraires des orthodoxes, dans la naissance, les progrès et l'établissement du christianisme.

L'auteur passe rapidement en revue, non les systèmes doctrinaux, car la matière serait immense, mais l'esprit des religions orientales et occidentales, depuis les temps et les pays les plus éloignés jusqu'à nos jours, et à l'Europe actuelle. Il fait ressortir l'influence que les religions diverses ont exercée les unes sur les autres à la faveur des grands événements qui ont rapproché les peuples ou les ont dispersés. Il signale les causes multiples qui ont produit les réformes religieuses ou la formation d'un culte nouveau, les conditions de son triomphe et de sa durée. Il explique la ténacité vitale d'une religion, même vieillie et caduque, par le besoin que l'homme éprouve de manifester sa foi au divin, et par l'habitude générale de sup-

porter les défauts de cette religion en considération de « la substance précieuse de la mysticité éternelle du genre humain » dont elle est une enveloppe, une forme. Le but de ce livre est de relever, en exposant l'histoire et le caractère des religions, les seuls côtés par lesquels elles s'acheminent toutes vers « la synthèse finale, et le sentiment correct de nous autres modernes, soit concernant l'acte d'adoration, soit concernant ses manifestations extérieuses. »

C'est ainsi, par exemple, que Mamiani voit dans le christianisme une réforme et un accomplissement de la foi judaïque dépouillée de son caractère particulier et local, et rendue universelle par la prédication et par son intention.

« De même, les confessions chrétiennes qui se sont le plus largement détachées de l'orthodoxie catholique, se transforment insensiblement, selon moi, pour devenir la religion rationnelle perpétuelle du genre humain. »

Le *cinquième livre*, intitulé *Des révélations naturelles*, se compose également de six paragraphes, dont le premier se subdivise en trois autres et sert de préambule à tout le livre.

Ce livre est particulièrement instructif et intéressant comme résumé de toutes les recherches antérieures et comme exposé clair et complet des convictions philosophico-religieuses de notre auteur.

Mamiani ne se lasse pas de démontrer, par toutes sortes d'arguments philosophiques et de preuves historiques, la nature toute spéciale de la religion et de la foi, son origine, ses effets, ses rapports avec les autres facultés primordiales ou *primalità*, les caractères qui la distinguent d'avec les autres genres de connaissance qui s'occupent des faits d'expérience et des vérités nécessaires. Il voit dans les vérités qui sont du domaine de la religion, qui font l'objet de la foi, un troisième genre de vérités dont les savants ne tiennent pas compte ou n'admettent pas la réalité.

Pour lui, la religion ne doit pas, comme pour Kant, se confondre avec la moralité. Elle est « le lien le plus intime qui nous rattache à l'absolu et notre manière la plus vive, la plus efficace et la plus complète possible de le saisir. »

La foi est une intuition et non une perception claire et distincte du divin ; mais elle n'en est pas moins accompagnée d'une pleine certitude morale. C'est la profonde pensée qu'exprime l'épître aux Hébreux chap. XI, 1 et que Dante rend si bien dans ces deux vers :

Fede è sustanzia di cose sperate
Ed argomento delle non parventi.

Cette intuition vive de l'absolu, plus compréhensive que celle de la spéculation philosophique, agit sur toutes nos facultés, stimule, inspire et ennoblit toute notre activité, nous rendant capables des plus sublimes sacrifices et nous portant à rechercher dans l'imitation de Dieu, en même temps que notre perfectionnement, la plus grande félicité possible.

La foi suppose une action divine, des inspirations surhumaines dans un sens et humaines dans un autre sens, c'est-à-dire en tant qu'elles ont lieu dans l'homme et ensuite d'un déploiement de ses plus sublimes énergies.

L'inspiration religieuse, semblable à l'inspiration artistique, est beaucoup plus rare parce qu'elle exige le concours de qualités morales bien plus excellentes. « Mais il est certain que l'intuition du saint a produit, quoique rarement, et produira encore des effets non moins admirables que le génie de l'art, et qu'elle a été la source de vérités solennelles et magnifiques sur Dieu, sur la vertu, sur le bien universel et sur les espérances sublimes de notre race. »

Ces inspirations religieuses ont donné lieu à des révélations. Mais comme il y a des révélations diverses et qui invoquent toutes le privilège de l'infaillibilité, il importe de bien déterminer les critères d'après lesquels on peut juger de leur excellence, de leur supériorité et de leur bonté. Or les critères qui doivent caractériser toute vraie révélation, qui nous font reconnaître les voix du verbe divin, ces critères sont au nombre de cinq.

« 1° Les voix de ce verbe, bien que la science positive ne puisse les devancer ni même y atteindre et les convertir en démonstrations, doivent, dès qu'elles retentissent parmi les

hommes, faire sentir leur beauté et leur grandeur morale en produisant une persuasion intime très vive accompagnée d'un attrait à la fois doux et irrésistible.

» 2° C'est leur propre d'augmenter, j'allais presque dire d'une manière palpable, la dignité et la perfection spirituelle de l'homme, soit pour la valeur des œuvres et des vertus, soit pour la conception et la découverte de rapports nouveaux entre Dieu et nos âmes.

» 3° De même, elles doivent dévoiler aux regards des intelligences les plus simples leur fécondité pour le bien, leur efficacité pure et durable pour faire prospérer et pour guider le genre humain dans le cours des siècles ; et les événements et les histoires devront s'accorder avec cette idée et ce pressentiment.

» 4° En outre, chacune de ces voix inspirées doit s'accorder et harmoniser avec toutes les autres, et même composer avec elles un tout bien ordonné et suivi de sagesse et de bonté.

» 5° En guise de qualité négative il faut qu'il apparaisse clairement que chacune de ces voix et leur ensemble ne blessent en rien le sentiment du juste et du bien et ne produisent jamais des conséquences peu humaines et civiles.

» Elles doivent tout aussi peu être en désaccord avec aucune doctrine expérimentale ou aucun principe spéculatif absolu ; elles perfectionnent au contraire convenablement le savoir humain et l'élèvent à une hauteur à laquelle il n'arriverait pas par lui-même.

» En outre, ajoute l'auteur, il nous semble inutile de répéter qu'aucun des critères indiqués ne considère la chose d'une façon extrinsèque, ni n'agite la question de l'antiquité et de l'authenticité des textes, ni ne fait du miracle et du mystère inintelligible la mesure de l'origine divine et de la vérité d'un enseignement (pronunziato) dogmatique. L'origine divine, et, pour parler plus exactement, l'inspiration sincère des saints hommes se manifestent pour nous dans la beauté intérieure et sublime de l'enseignement même et dans l'efficacité morale et civile qui l'accompagne; attributions dont chaque homme peut se rendre à lui-même un continuel témoignage ; en sorte que

chacun peut dire que les vraies révélations lui sont toutes contemporaines et qu'elles reprennent successivement vie dans sa conscience.

» Cela bien établi, nous avons pu découvrir dans les religions et les cultes les sentences dogmatiques vraies qui ont peu à peu constitué la foi positive et le symbole permanent du genre humain. Car si cette foi s'améliore chaque jour dans ses parties accidentelles et se dépouille toujours plus des erreurs et des illusions, elle conserve néanmoins la substance précieuse de ses croyances et de ses principes religieux et dogmatiques; ce qui, selon nous, fait qu'elle constitue virtuellement la religion une, éternelle et universelle du monde. »

Ces enseignements solennels qui ont été découverts, propagés ou sanctionnés par l'inspiration mystique et qui répondent aux critères indiqués, sont au nombre de douze que nous allons récapituler d'après le § 5 de ce livre.

1. Le premier c'est la croyance en un seul vrai Dieu, créateur du monde et non consubstantiel avec lui; le monothéisme, tel qu'il a été professé essentiellement par le peuple juif.

2. Le second c'est le dogme de la personnalité de Dieu, intelligence, puissance et bonté infinie, qui se retrouve déjà dans les livres très anciens du *Zend-Avesta* et qui renferme les motifs de la prière et de l'adoration.

3. Le troisième c'est celui de l'égalité parfaite et commune de tous les hommes, dogme déjà professé par Bouddha et confirmé par la révélation chrétienne. Ce dogme implique celui de la responsabilité des âmes humaines.

4. Le quatrième qui est comme le corollaire du précédent, c'est l'obligation morale et divine de soumettre l'organisme à la domination de l'âme.

5. Le cinquième c'est l'immortalité de l'âme plus ou moins clairement professée par toutes les religions et qui repose moins sur des arguments philosophiques que sur une confiance sans bornes en la bonté de Dieu.

6. Le sixième, déjà entrevu par un sage Indien, mais enseigné bien plus clairement par l'Evangile, renferme le prin-

cipe souverain de l'éthique, la charité universelle, conséquence du sentiment de notre fraternité.

7. Le septième nous révèle dans le sacrifice volontaire de l'innocent et du juste, tel qu'il a été accompli par Christ, le point culminant de la perfection morale.

8. Le huitième nous montre dans la prière, ce fait universel et spontané de toutes les religions, un devoir dicté par l'amour et une confiance infinie en la bonté et la miséricorde de Dieu. L'auteur en fait aussi découler la confiance que les âmes purifiées et parvenues à la vision de Dieu lui adressent de continuelles prières d'intercession en notre faveur. (Tacite: Agricola.)

9. Le neuvième nous fait voir que « dans l'ordre supérieur moral il y a une communication continuelle du bien, parce que le bien seul est positif et universel; tandis que son contraire est sujet à la limitation, à la privation et à toutes sortes d'insuffisances. Et cette perpétuelle communication et transmission du bien que les modernes ont désignée du nom barbare de solidarité, la foi de nos pères l'a qualifiée beaucoup mieux en la nommant la *communion des saints.* »

10. Le dixième nous fait sentir que, dans ce monde où les forces matérielles et aveugles de l'organisme l'emportent si aisément sur l'âme et la spiritualité, il existe aussi une certaine communauté du mal, dont les effets sont propres à nous humilier et à produire en nous la vive espérance d'une rédemption préétablie de l'homme intérieur par des moyens que la science ne devine pas, mais qui sont une manifestation de l'action providentielle de Dieu au sein de l'humanité.

11. Le onzième nous rappelle que l'attente du règne de Dieu dans le monde est une conviction religieuse antique et surtout chrétienne. La bonté inépuisable de la providence divine ne pouvait pas ne pas concevoir un plan admirable à la réalisation duquel concourent toutes les créatures. C'est l'idée moderne du progrès comprise religieusement.

12. Le douzième enfin nous pénètre de la pensée que « nous devons tous attendre de la bonté et de la miséricorde divines une révélation plus large et plus féconde que toutes les révéla-

tions passées, parce que tous les hommes honnêtes doivent au plus tôt se rencontrer dans un seul et même sanctuaire et adorer le même Dieu avec la même foi et le même culte, ou bien avec des diversités qu'il doit être visiblement facile d'accorder et de faire harmoniser entre elles. »

Le § 5 termine par cette idée que la raison, qui embrasse, examine, compare et pondère tous les faits de conscience et n'exclut aucun élément de connaissance est le tribunal suprême devant lequel s'incline en définitive la faculté mystique ou la foi pour juger de l'accord, de la bonté et de la vérité de ses données. La foi est plus vive et plus active que la spéculation et ne doit pas se confondre avec elle. Leur union fait la sagesse (la sapienza).

Le § 6me et dernier du cinquième livre est intitulé : *Objection des orthodoxes annulée.*

L'auteur, après avoir constaté que la foi religieuse décrite par lui est le résultat du travail séculaire souvent inconscient de la faculté mystique du genre humain, répondant aux orthodoxes qui statuent la nécessité d'une révélation unique, immuable, miraculeuse et parfaite, relève le fait que cette révélalation a été soumise à des interprétations fort diverses, que rien ne certifie l'universalité de la révélation primitive qu'on a nommée adamitique; que, loin d'en faire un instrument de bonheur et de moralité, les grands docteurs de l'Eglise en ont fait un code de persécution; enfin que, tout en admettant comme une chose désirable une révélation revêtue d'une autorité absolue et d'une valeur éternelle, la réalité ne répond pas à ce désir et Dieu nous a fourni les moyens opportuns et convenables de connaître le bien et de le pratiquer avec des intentions pures.

Le *sixième* et dernier *livre* est intitulé : *Idée de la meilleure religion* et renferme huit paragraphes.

Le § 1er est à la fois une récapitulation de tout ce qui précède sur la nature progressive de la religion et une introduction aux §§ suivants où l'auteur esquisse l'idée archétype de cette religion, ses manifestations et ses applications. Les §§ 2-6 développent surtout les côtés extérieurs de cette religion et ses rap-

ports avec la science, la liberté, la richesse, les lois civiles et les problèmes sociaux. L'auteur y défend les principes que nous connaissons déjà, d'un côté contre ceux qui n'y voient, pour ainsi dire, qu'une nouvelle et dangereuse illusion mystique, de l'autre contre ceux qui veulent les dépouiller de leur vertu progressive, de leur côté lumineux, moral, bienfaisant, de leur aptitude à résoudre les problèmes les plus graves du temps présent.

Le § 7, intitulé *de la meilleure religion intérieure*, décrit en 5 propositions le côté intérieur de la religion ou la foi ; son caractère intime également éloigné du fanatisme, du cérémonialisme et de l'ascétisme, son élévation qui n'est pas une absorption panthéistique, soi-disant désintéressée, son accord spontané avec toute vérité clairement reconnue, son importance pratique pour toutes les œuvres vraiment morales et pour notre perfectionnement, et enfin son caractère rationnel opposé à la croyance passive et aveugle.

Le § 8 servant de *conclusion* à tout le volume, rappelle le but que l'auteur s'est proposé, la méthode qu'il a suivie pour l'atteindre, les recherches auxquelles il s'est livré, les résultats auxquels il est parvenu et qui l'autorisent à regarder comme *positive* la religion qu'il recommande à l'attention de ses contemporains éclairés et sérieux. Quant au culte et aux cérémonies qui conviennent à cette religion destinée à remplacer et rajeunir les confessions actuelles tombées dans l'engourdissement, il se réserve d'en parler dans l'*Appendice*. Mamiani voit dans le fait qu'il écrit à Rome même une circonstance bien favorable à la réalisation de son idée, dont la vérité n'est pas obscurcie par l'épais nuage qui enveloppe encore les destinées de la religion populaire en Italie et ailleurs.

Après avoir exercé sur le monde entier une domination militaire et politique maintenant disparue, puis une domination spirituelle qui se meurt sans gloire et sans fruit, Rome voit surgir « une troisième domination qui veut être à la fois spirituelle et civile et qui retrempe les forces épuisées et la grande âme que nous ont transmises nos ancêtres en enseignant aux peuples une nouvelle harmonie de toutes les facultés et aptitudes hu-

maines, et une intelligence plus profonde et plus vraie de toutes les histoires. Et nous ne pensons pas que les nations modernes puissent se passer de cette harmonie souveraine et salutaire entre toutes; et aussi longtemps qu'elles n'en n'entendront pas une meilleure, notre voix sera favorablement accueillie par les intelligences et les consciences de l'avenir. »

Le temps et l'espace me manquent pour analyser d'une façon satisfaisante l'*Appendice* en question. Je me résumerai donc en disant que l'illustre Mamiani a été heureux de se trouver d'accord dans ses idées de rénovation religieuse avec le pasteur Jonathan Heverley de Charleston, décédé en 1879. Les huit fragments de l'autobiographie qu'il traduit de ce chef des *Free Inquirers* chrétiens nous parlent de son développement moral, scientifique et religieux, de ses luttes, de ses persécutions, de l'organisation du culte et de ses cérémonies, ainsi que de la confession de foi de ces chrétiens, confession en 12 articles qui reproduisent à peu près les mêmes convictions que nous avons déjà vues plus haut dans les 12 enseignements religieux (pronunziati) du livre 5e. Mamiani a la conviction que cette religion, bien différente de la religion dite naturelle qui se réduit à des probabilités controversées d'opinions académiques et du sens commun sur Dieu et sur l'âme, renferme tous les éléments voulus pour être la religion de l'avenir.

Je termine moi-même cette rapide analyse par une simple observation. La société pastorale suisse est appelée cette année à examiner le *principe du protestantisme*. Le livre de Mamiani, ce vétéran de la philosophie, cet interprète de la pensée des Italiens qui veulent une réforme religieuse, n'est, à vrai dire, qu'un examen sérieux de ce principe et des conséquences qu'il doit produire dans la doctrine, le culte et l'organisation de l'Eglise chrétienne. Cette coïncidence remarquable n'est-elle pas un signe des temps?

JEAN-JACQUES PARANDER.

Brenles sur Moudon, 1881.